montrer, raconter, définir, suivant la nature des sujets qu'il traite et des leçons qu'il donne. Qu'a donc voulu dire l'auteur de cette pensée ? C'est que, de toutes les formes de l'enseignement, il n'en est pas qui ait plus d'importance que l'interrogation, et que le maître n'est pas véritablement un maître s'il ne possède l'art d'interroger. Souvent une pensée, exprimée brièvement, contient une part d'exagération voulue, destinée à la rendre plus sensible : c'est ici le cas. Cette part retranchée, il reste une vérité, et c'est cette vérité que nous avons à mettre en lumière.

Si l'on peut mesurer l'importance d'une chose au temps qu'on y consacre, l'interrogation passe au premier rang, puisque, à elle seule, elle ne prend guère moins d'une moitié des classes, surtout dans l'enseignement primaire : car à mesure qu'on monte les degrés de l'enseignement et que les maîtres ont affaire à des esprits plus mûrs, le rôle de l'interrogation va s'amointrissant. Pour des enfants tout jeunes, presque tout est nouveau et par suite difficile à comprendre ; on ne saurait compter, vu leur âge, ni sur leur raison, ni sur leur volonté. On doit donc s'assurer sans cesse qu'ils ont écouté, qu'ils ont compris, qu'ils ont retenu ; et, pour y réussir, le moyen le plus sûr ou, pour mieux dire, le seul moyen, c'est de les interroger. Mais ce n'est pas tout d'interroger ; tous les maîtres interrogent ; il faut savoir interroger.

Est-ce donc là chose si difficile ? En apparence, non ; en réalité, oui. Interroger est un art, et tout art veut beaucoup d'adresse et beaucoup d'application.

Nombre de maîtres croient l'interrogation facile ; c'est peut-être la véritable cause de leur insuffisance pédagogique.

Voyons ce qui en fait la difficulté.

Poser une simple question n'est pas toujours aisé ; parmi les maîtres, il n'en est aucun qui n'ait eu à subir quelque examen ; qu'ils veuillent bien se rappeler ces épreuves toujours pénibles. Ne leur est-il jamais arrivé de mal comprendre ce qu'on leur demandait ? Sans doute, le trouble inséparable d'un examen public pouvait y être pour beaucoup ; mais la façon dont la question était posée pouvait y être aussi pour quelque chose, quoique les examinateurs soient en général choisis pour leur expérience et leur compétence. Ce souvenir est une lumière : ce qui est malaisé pour un examinateur qui s'adresse à des esprits mûrs et cultivés, doit l'être bien davantage pour un instituteur qui s'adresse à des enfants ; s'il y a des différences plus que sensibles entre les membres d'un jury dans la manière d'interroger, ces différences sont encore bien plus grandes et plus accusées entre les maîtres d'une école ou d'un canton.

Il faut qu'une question soit claire, qu'elle ne prête à aucune équivoque, et, pour cela, que les termes en soient exacts, précis, qu'elle n'en contienne aucun d'inutile ; or la clarté parfaite, la propriété des termes, la juste mesure sont des qualités rares. Elles supposent de l'attention, de la réflexion, et d'ordinaire, c'est précisément quand il interroge, que le maître est porté à la négligence ou au laisser-aller ; il réserve tous ses efforts pour la leçon elle-même, et l'interrogation est pour lui le moment de la détente, sinon du repos.

Mais il ne suffit pas que la question soit nette, simple et courte, il faut qu'elle soit à la portée de l'enfant qui doit y répondre. C'est là une difficulté nouvelle.